

Le labyrinthe du bonheur

A partir d'un texte de Brigitte Fontaine, les «Chroniques du Bonheur», qu'elle déconstruit méthodiquement, Nathalie Démaretz convie plasticiens, comédiens et public à réinventer leurs pays des merveilles.



© NATHALIE DÉMARETZ

Le temps est la matière principale d'une œuvre et l'allié nécessaire de l'artiste. Pour Nathalie Démaretz, il l'a été plus que de coutume. Les «*Chroniques du bonheur*» l'accompagnent en effet depuis trente ans. Paru aux éditions Des Femmes en 1975, le premier texte de Brigitte Fontaine devient aujourd'hui la matrice d'un spectacle déambulatoire pour la rue et tout territoire libre et ouvert, et plus largement «*d'un combat contre les murs en tout genre*».

Nathalie Démaretz est une Allumeuse de réverbères. Avec sa compagnie, elle éclaire la voie publique avec des créations atypiques mêlant plusieurs langages artistiques: théâtre, vidéo, arts plasti- ➔

«Dans les forêts, dans les villes en braises rouges au-dessus de la mer, sur les collines parfumées, vivait une belle bête chaude et fauve qu'on appelait le bonheur.»

Brigitte Fontaine,
«Chroniques du bonheur».

«Marseille, de Dostoïevski à Fellini», 2005.

Dans sa forme, le texte est complètement désarticulé, déstructuré. Il fait penser à l'écriture automatique ou au cadavre exquis des surréalistes.

→ ques. Elle propose ainsi des « *Contes pour enfants pas sages* » (2001), un hymne aux électrons libres (« *Corps à cordes* », 2003), une installation monumentale, sonore et vivante (« *Marseille, de Dostoïevski à Fellini* », 2005) ou plus récemment une création poé-li-tique, visuelle, sonore et végétale (« *Végétal in ViVo* », 2008). Avec les « *Chroniques du bonheur* », elle cherche à rendre bien vivants les arts plastiques et visuels en rassemblant des plasticiens qui produisent d'ordinaire leurs œuvres sur d'autres terrains. Ses principaux axes de travail sont : la composition avec l'espace existant (urbain ou naturel), l'aléatoire comme postulat de recherche, la liberté de sens pour le public comme finalité, le symbolique comme lien avec le monde, la poésie comme condition sine qua non.

Le texte : un cadavre exquis

« Dans les forêts, dans les villes en braises rouges au-dessus de la mer, sur les collines parfumées, vivait une belle bête chaude et fauve qu'on appelait le bonheur. Partout elle bondissait, elle riait dans la nuit, partout elle dansait avec le feu et chantait avec les loups. » « Le texte de Brigitte Fontaine est à la fois poétique et poli-

tique, parfois teinté de désespoir », précise Nathalie Démaretz. Pour être en cohérence avec cette liberté de construction, elle a mis au point une méthode de travail fondée sur le hasard. « J'ai fait de ce texte un découpage vertical. J'ai d'abord extrait, puis mis en relief sur des listes séparées, les personnages, les thèmes, les questionnements, les musiques, les sons, les univers spatialement repérables, les couleurs, les matières... »

Elle découpe ensuite les mots de chaque liste, les dépose par thèmes dans des boîtes différentes puis organise un tirage à l'aveugle d'un papier dans chaque boîte. Chaque nouvelle liste ainsi constituée devient la base de réflexion et de création pour chacun des artistes engagés sur le projet, qui peuvent lâcher la bride à leur imaginaire. À l'inverse, le texte dit par les comédiens est un découpage horizontal du récit initial. Il sera dit de façon aléatoire, sans souci de chronologie, au feeling et en fonction de la situation et du public présent.

La construction du spectacle s'appuie sur le croisement entre le découpage vertical et le découpage horizontal du texte. Elle permet toutes propositions, tant au niveau du sens que des images. Avec, en point de mire, un thème récurrent : celui du bonheur, qu'il nous appartient de chercher ou non, de (re)trouver ou non, de construire ou non. *« C'est une invitation pour le public à (re)découvrir la liberté, avec toutes les inconnues que cela comporte, à se questionner sur les raisons qui nous font marcher avec tellement de docilité et de soumission face à l'ordre dominant, et à la fois de réveiller notre capacité d'émerveillement et pourquoi pas notre aptitude au bonheur ! »*

La scénographie : un labyrinthe

La scénographie n'est pas au service du texte ou de la mise en scène comme pourrait l'être un décor ; c'est un objet symbolique à part entière dans lequel vont se fondre les autres matériaux du spectacle. Conçue comme un labyrinthe, elle multiplie les chemins, les champs de vision et d'interprétation, et permet une interactivité avec le public.

La structure est légère et aérienne. Huit portes ouvertes, toutes semblables mais de couleurs différentes, sont disposées au sol, dans une forme proche du cercle. Orientées selon différents axes, avec une légère asymétrie, elles permettent de sortir du labyrinthe central et donnent sur des espaces sans fond, séparés les uns des autres, où se trouvent les objets, les machines et les acteurs (lire encadré p. 55).

Tel celui d'une toile d'araignée, un fil est tendu de la périphérie vers le centre. Quelques pièges vont

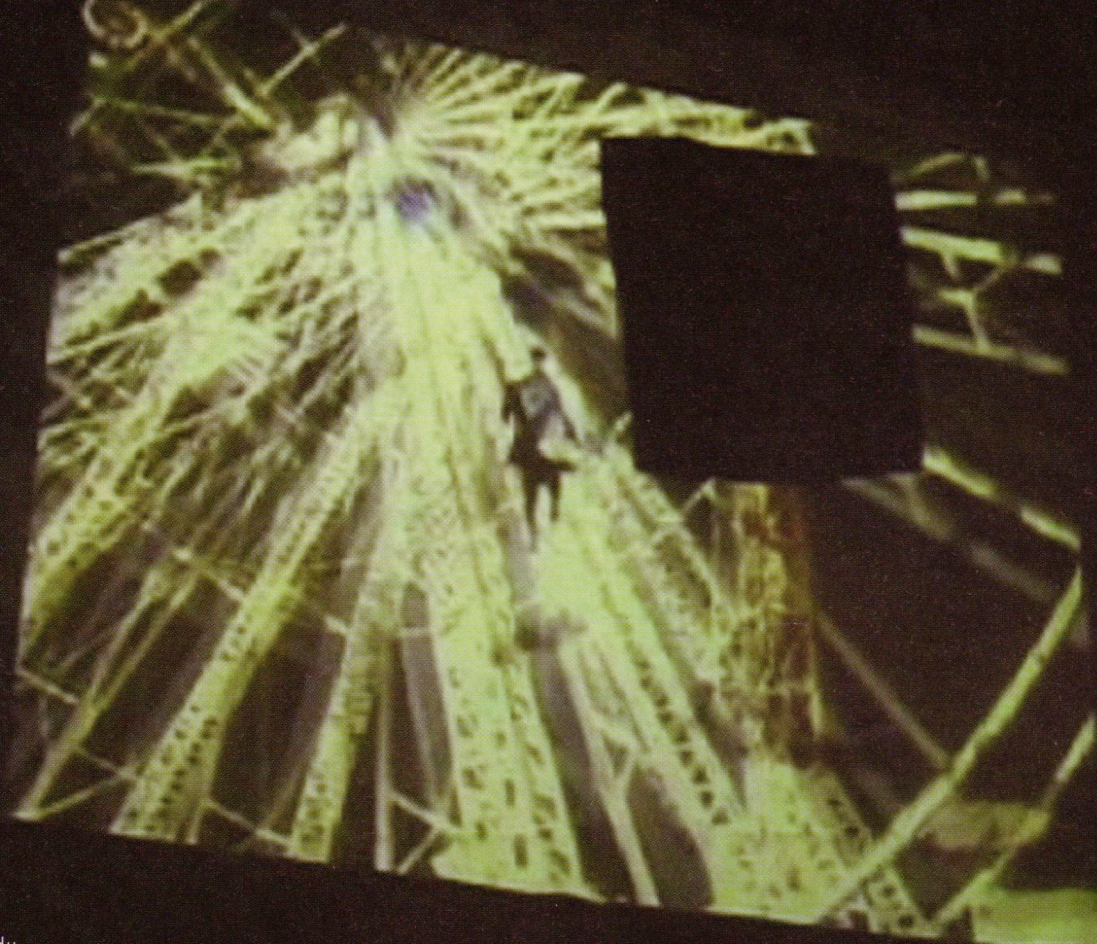
Chasseuse d'imprévisible

Nathalie Démaretz arpente le monde où elle glane des images, un peu partout. *« Elles sont des sourires, des regards, des frémissements, des larmes, des combats, des caresses, des silences, des couleurs, des ivresses, des ombres, des lumières, des traces, des mémoires, des éclats de vie. »*

En douceur. Pour elle, tout devient matière. *« Matière à travailler, à pétrir, à sculpter, à transformer, à transcender, à offrir en partage. »* Elle bâtit ses films à la manière d'un rêve, qu'elle peut faire et défaire à sa guise, sans aucune contrainte de forme ou de durée. Aucun mouvement de caméra, aucun plan de montage ne sont écrits à l'avance. Seule la trame existe, comme une grille d'accords. L'envie qui la mène est juste de *« pouvoir capter le hors-jeu, le hors-cadre, d'ouvrir l'espace à l'imprévisible, à l'invisible, à l'imperceptible »*.

Elle aime faire corps avec le sujet traité, se laisser porter, emporter par lui, l'interroger, s'y glisser en douceur, à l'image de ce proverbe rom qui dit : *« N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures. »*

La construction d'un film, comme celle d'une installation ou d'un spectacle, relève de la composition picturale. Elle se fait par petites touches successives. *« Si je connais les matériaux dont je dispose, je n'ai cependant jamais de certitude quant à la manière dont ces matériaux vont accepter de s'unir, pour un temps. En ce sens, toute création demeure absolument expérimentale. »* ● T.V.



« Chroniques du
bonheur », 2008.

néanmoins interrompre la régularité de cette architecture filaire. Des pans de tissus en voile blanc, supports de jeux d'ombres et de projections, sont suspendus tout au long de la structure. Par leur transparence, ils donnent au spectateur un champ de vision très ouvert et l'intuition que ces murs ne sont peut-être que des constructions de l'esprit.

Dans ce labyrinthe, la déambulation est libre. Aucun sens n'est imposé. Le parti pris est d'offrir à chaque spectateur la possibilité de s'approprier un espace et de faire son chemin au travers des propositions qui lui sont faites (projections, machines, jeux, sons, jeux d'ombres, perceptions sensorielles...) et au rythme qui lui convient. Et aussi de rebâtir sa propre histoire. Librement. Pour découvrir peut-être que, finalement, *« il se peut bien que l'univers soit libre. Car ils nous ont menti sur tout. Pourquoi pas sur ça ? »*

Comme le Petit Poucet, qui sème des cailloux pour ne pas se perdre, ou Thésée, déroulant le fil d'Ariane pour sortir du labyrinthe, il est demandé au public de tracer son chemin en semant derrière lui une poudre blanche. Au fur et à mesure, se dessineront au sol des chemins blancs sur lesquels s'inscriront les empreintes de pas. Les traces pédestres seront filmées en direct et réinjectées dans l'image centrale au moment du final. ● THIERRY VOISIN

1. Jeu littéraire consistant à composer collectivement une phrase en écrivant un mot sur un papier que l'on plie avant de le passer au joueur suivant qui doit inscrire un autre élément de la phrase.

Contact : allumeusesdereve@free.fr

Résidence : du 26 mars au 9 avril,
L'Atelline, Villeneuve-lès-Maguelone, 34.
<http://nathaliedemaretz.free.fr>

« Capter le hors-jeu,
le hors-cadre, ouvrir l'espace
à l'imprévisible, à l'invisible,
à l'imperceptible. »

Des objets, des machines, des acteurs

Des objets. Ils ont leur place dans l'histoire et permettront aussi au public de jouer. Petit inventaire : des supports de projection (écran en plumes, écran miroir), des jeux de fête foraine (le défile-tout, la loterie de mots « Au p'tit bonheur la chance »), l'espace de composition des cadavres exquis...

Des machines. Poétiques et ingénieuses, elles émerveillent, dans ce qu'elles donnent à voir ou à entendre, dans ce qu'elles racontent. Elles traduisent le mouvement perpétuel, ce brouhaha confus dans lequel nous sommes sans cesse, cette agitation du monde dont on cherche désespérément le sens. Elles permettent aussi plastiquement une vision en volume, à l'inverse et en complément de ce qu'apportent la vidéo et la bande dessinée.

Des acteurs. Ils sont les seuls à être dans un rapport linéaire avec le texte, sans souci d'ordre chronologique cependant. Ils se baladent dans tout l'espace, au milieu du public, déambulant comme lui, se mêlant à lui. Ils sont plutôt complices et bienveillants. Ils interviennent par la prise de parole, le plus souvent parlée, parfois chantée, dans la proximité et l'intimité. Leurs personnages (un homme, une femme) sont des égarés, un peu tourmentés, empreints d'une certaine candeur, mais point idiots. Lucides, ils posent les questions justes, celles qui bousculent précisément. Aucune surenchère dans leur jeu. Mais une présence très habitée, même dans le silence. ● T.V.